

# **BIEN MAL... À QUI ?**

**Comédie de R.F. Aebi**

**Créée le 30 septembre 2010  
par la Comédie des Trèfles à Trois**

**© R.F. Aebi - SACD - SSA 2010  
Tous droits réservés**

## AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

### Les personnages:

Personnages	Âges
Céline	environ 40-55
Marianne	environ 40-55
Pénélope	environ 40-65
Antoine	environ 50-70
Richard	Environ 50-65

---

Lieu : La cour d'un immeuble ou un square ou un jardin.  
On imagine un immeuble au-delà de la coulisse jardin et un petit bois au-delà de la coulisse cour.

---

**Scène 1 [Tous]**

*À l'ouverture du rideau, un homme est allongé de tout son long, tête cachée du public. Il porte un masque chirurgical. Pénélope tient une corde. Céline entre, suivie de peu de Marianne.*

Céline : Ah non ! Ça ne va pas recommencer !  
 Pénélope : Quoi ?  
 Marianne : Tu ne l'as pas zigouillé ?  
 Pénélope : Moi ? Quelle drôle d'idée ! Je passais par là et je l'ai trouvé allongé [*montrant la corde*] avec cette corde à côté de lui.  
 Céline : Il n'a pas l'air bien.  
 Pénélope : Il ne bouge plus.  
 Marianne : Bizarre ce masque qu'il a sur le visage.  
 Céline : Il doit craindre un retour de la grippe A.  
 Pénélope : Encore !  
 Marianne : Ôtons-le pour l'aider à respirer.  
 Céline : Surtout pas ! Dieu sait quels affreux microbes il véhicule.

*Antoine entre avec un seau et un balai.*

Antoine : Laissez-moi faire. J'ai travaillé deux ans aux urgences.  
 Céline : [*sceptique*] Vous étiez médecin ?  
 Antoine : Non !  
 Céline : Infirmier ?  
 Antoine : Non plus. Technicien en surfaces planes.  
 Céline : Vous ne vous occupiez des patients que s'ils étaient couchés ?

*Antoine montre le sol.*

Pénélope : Les malades étaient par terre ?  
 Antoine : Quelques fois, en cas d'affluence particulière.  
 Céline : Pas pratique pour les soins.  
 Antoine : Effectivement. Il fallait tourner autour... J'étais préposé à l'entretien du lino.  
 Pénélope : Donc..., vous n'y connaissez rien.  
 Antoine : Attention... attention !... J'ai l'œil et je ne suis pas né de la dernière pluie. À force d'observer, on apprend des choses.

*Antoine s'agenouille près de Richard.*

Antoine : Il y a des règles à suivre. Un, saigne-t-il ?

*Antoine regarde le visage de Richard de très près.*

Antoine : Non !... Deux, entend-il ? [*Très fort, à l'oreille de Richard*] Bonjour ! Comment allez-vous ?... Il n'entend pas.

Céline : Il ne parle peut-être pas français ?

Antoine : Juste !... Euh !... Guten tag, wie geht es dir ?... Non !

Marianne : Vous en avez de bonnes, vous : un gars ne parle pas français, il est forcément allemand !

Antoine : Attendez !... **Ciao !** Come state ?... Non plus.

Céline : L'espagnol ?

Antoine : Hola, cómo estás ?

Pénélope : Impressionnant ! Vous êtes polyglotte ?

Antoine : J'ai travaillé six ans dans une agence de l'école Berlitz. Je peux vous le faire en croate : Pozdrav, kako ste ?

Pénélope : Il ne réagit pas. De toute façon, il n'a pas une tête de Croate.

Céline : Pourquoi ? Ils ont une tête particulière, les Croates ?

Pénélope : Pas vraiment.

Céline : Alors, ne dis pas de bêtises.

Antoine : Hujambo ! U hali gani ?... Du swahili.

Marianne : Du quoi ?

Antoine : Une langue bantoue, de l'Est de l'Afrique.

Pénélope : Ah, ben non ! Ce monsieur n'est pas bantou, ça se voit... sans être raciste.

Céline : Tu as raison.

Antoine : [*très concentré*] Il est indubitable qu'il n'entend pas.

Marianne : Peut-être est-il sourd.

Antoine : Peut-être. Trois, parle-t-il ?... [*Hurlant, à Richard*] Quel est votre nom ?

Marianne : Croyez-vous qu'il peut répondre s'il n'entend pas ?

Antoine : Tiens, je n'y avais pas pensé. Il y a des éléments à reprendre dans ces méthodes de premiers secours.

Pénélope : Vous n'avez pas d'autres tests ?

Antoine : Bien sûr !... Respire-t-il ?

Marianne : Comment le savoir ?

Antoine : Il faut un miroir que l'on place devant la bouche ouverte.

Céline : Et quand on aperçoit les molaires dans le miroir, il respire ?

Antoine : Si tout va bien, une buée se forme. Avez-vous un miroir ?

Trois dames : Non !

Antoine : Mince, alors !

Pénélope : Regardez ! Son thorax monte et descend.

Antoine : C'est bon signe.

*Richard ouvre les yeux.*

Céline : Il ouvre les yeux.  
 Pénélope : Oui, mais voit-il ?  
 Antoine : Je sais comment le vérifier. J'ai observé un médecin qui le pratiquait. On utilise un doigt.  
 Marianne : On le lui met dans l'œil et s'il crie, il est conscient ?  
 Antoine : Mais non, on le promène devant son visage. Si son regard suit, c'est bon.

*Antoine s'exécute.*

Antoine : Expérience concluante : il voit.  
 Marianne : [à Antoine] Vous êtes fort. Bravo !  
 Antoine : Il n'y a aucun mérite à posséder un don inné.  
 Céline : Impressionnant.

*Richard remue.*

Pénélope : Il bouge.  
 Marianne : Un effet secondaire de l'action du doigt ?

*Richard balbutie quelque chose.*

Richard : « Boul, moumf, group ».  
 Céline : Il parle.  
 Marianne : Que dit-il ?  
 Pénélope : « Boul, moumf, group ».  
 Céline : [à Antoine] Vous qui êtes polyglotte, traduisez !  
 Antoine : [à Richard] Pourriez-vous répéter ?

*Richard ne réagit pas.*

Pénélope : Réfléchissez un peu. S'il est étranger, comment voulez-vous qu'il comprenne « pourriez-vous répéter » ?  
 Antoine : [à Richard] Chóng fù, qǐng.  
 Marianne : Que baragouinez-vous ?  
 Antoine : Du chinois.  
 Céline : Décidément, vous êtes un physionomiste, vous. Essayez en anglais, une langue universelle.  
 Antoine : Repeat please.  
 Richard : [hurlant] « Boul, moumf, group ».  
 Antoine : Je ne décède pas. Il a un fort accent.  
 Richard : Mal au crâne.  
 Antoine : J'y suis. Il a dit : Malo Cran<sup>1</sup>.  
 Céline : Peut-être son nom.

<sup>1</sup> Héros de roman policier breton.

Marianne : Il est certainement breton.  
Pénélope : [à Antoine] Vous parlez le breton ?  
Antoine : Pas vraiment.  
Richard : Bobo caillou.  
Marianne : On pencherait pour du tahitien <sup>2</sup> .  
Richard : J'ai une grosse douleur à la tête.  
Antoine : Ce coup-ci, j'ai saisi.  
Pénélope : [avec une ironie appuyée] Evidemment... quand on est doué pour les langues...

*Richard s'assied.*

Richard : Où suis-je ?  
Céline : Ici... Vous êtes ici.  
Richard : Me voilà rassuré. Excusez-moi, je dois partir.  
Antoine : Non, non, non. D'abord, il faut vous soigner. Je m'en occupe.  
Richard : Merci, je me sens mieux.  
Antoine : J'insiste.

*Richard se lève péniblement.*

Richard : Vous êtes médecin ?  
Antoine : Presque.  
Pénélope : [à Richard] Vous avez eu un accident ?  
Richard : J'ai dû m'empêtrer les pieds quelque part.  
Céline : Que vouliez-vous faire avec cette corde ?  
Richard : Quelle corde ?... Ah oui ! Je l'ai trouvée dans l'appentis, là-bas.  
Marianne : Vous n'allez pas commettre de bêtise.  
Richard : Non... bon... merci... au revoir.

*Richard prend la corde et s'enfuit, cour haut.*

Antoine : [à la coulisse] Attendez !... Une petite trépanation...

*Les trois femmes s'asseyent. Céline ouvre un journal. Pénélope et Marianne s'occupent à un ouvrage. Antoine reste planté là. Silence.*

Marianne : [à Antoine] Qu'est-ce que vous fabriquez ?  
Antoine : Rien.  
Marianne : Vous n'avez pas une tâche quelconque à accomplir ?  
Antoine : Non.  
Marianne : En êtes-vous bien sûr ?  
Antoine : Maintenant que j'y pense, il faut nettoyer l'entrée de l'immeuble.

---

<sup>2</sup> En tahitien, « J'ai mal à la tête » se dit : Mâuiui têt'u upo'o. La lettre « u » se prononce « ou ».

*Un temps.*

Céline : Et alors ?  
Antoine : Alors... quoi ?  
Céline : Ça se fait tout seul ?  
Antoine : Sûrement pas. C'est tout un art. Il convient de choisir avec soin le bon détergent, suffisamment efficace pour lessiver, pas trop agressif pour ne pas endommager le balai. Très important aussi l'angle que vous imprimez à la brosse. Une mauvaise position et vous en réduisez la durée considérablement.

*Un temps.*

Pénélope : Et bien... allez-y !  
Antoine : Où ?  
Pénélope : À la maison... vestibule... récurer.  
Antoine : Ah oui !... J'y vais.  
Pénélope : C'est ça : allez... allez !

*Antoine sort lentement, jardin bas, avec son seau et son balai qu'il laisse traîner derrière lui.*

Céline : Attention, Mesdames, à ne pas le brusquer : gare au coup de sang.

**Scène 2 [Céline, Pénélope, Marianne, puis Antoine, puis Richard]**

*Les trois femmes sont assises. Pénélope et Marianne s'occupent à leur ouvrage, Céline lit un journal.*

- Céline : Il se passe de drôles de trucs tout près d'ici. [*Lisant*] Après avoir chargé un sac contenant cinq cent mille euros à la Banque Générale, Commerciale et Industrielle, un convoyeur de fonds s'est enfui au volant de son propre camion. L'alarme, déclenchée très rapidement, a permis à une voiture de police de le poursuivre. À la suite de manœuvres audacieuses, le véhicule blindé a semé les policiers. Il a été retrouvé, vide, au coin de la rue du Marché et de celle de la Mairie.
- Marianne : Au bout du pâté de maison.
- Céline : Un individu suspect a été pris en chasse.
- Marianne : Comment l'ont-ils repéré ?
- Céline : D'après l'article, il portait l'uniforme de l'entreprise de transports de fonds et était chargé d'un sac.
- Pénélope : Ces policiers sont pour le moins perspicaces.
- Marianne : Et alors ?
- Céline : Ils l'ont poursuivi à pied, mais l'ont perdu après avoir glissé sur des crottes de chien.
- Pénélope : Il conviendrait de punir les propriétaires qui ne ramassent pas les déjections de leurs bestioles. Ils ont dû souffrir, ces pauvres gendarmes.
- Céline : Une autre patrouille les a relevés. Elle l'a repéré à nouveau. Il s'était débarrassé de son sac, on ne sait où. Il a réussi à s'échapper.
- Marianne : Peut-être tout près d'ici.
- Céline : Le type, là, était à un an de la retraite et vous savez quoi ? Dans cette entreprise de transport blindé, ils les gardent jusqu'à soixante-cinq ans, des Rambo-papys.

*Entrée d' Antoine, jardin haut.*

- Antoine : J'ai sorti les containers.
- Marianne : Voilà qui est passionnant.
- Antoine : Je le signale au cas où l'une d'entre vous aurait oublié ses poubelles.
- Marianne : Mince. Maintenant que vous m'y faites penser.

*Marianne sort rapidement.*

- Céline : Je me demande si l'homme que tu as trouvé évanoui n'est pas celui qui a piqué les sous de la banque.

Pénélope : Raison pour laquelle il cacherait son visage.  
Antoine : [condescendant] Mesdames ! Le blessé portait un masque chirurgical.  
Céline : Et alors ?  
Antoine : Le malfrat est convoyeur de fonds, pas chirurgien... voyons !  
Pénélope : Ce n'est pas une raison !  
Antoine : Vous croyez ?

*Entrée de Richard, cour bas, avec son masque.*

Antoine : Stop !... Êtes-vous médecin ?  
Richard : Moi ?... Non.  
Antoine : [prenant un air très finaud] Dans ce cas, pourquoi mettez-vous un masque ?  
Pénélope : La grippe A ?  
Richard : Heu... Oui !... La grippe...  
Antoine : [même jeu] L'épidémie est passée. [Avançant, menaçant] Venez un peu là que je vérifie.  
Richard : [inquiète] Non, non, non... Si je vous infectais...  
Antoine : [même jeu] Je suis vacciné.  
Céline : Il pourrait avoir autre chose : la peste bubonique, le chikungunya, la leptospirose.  
Antoine : Je ne le sens pas très net. Ici !

*Richard s'enfuit, cour haut. Antoine le poursuit.*

Antoine : Ici, je vous dis !... Au pied !

*Ils sortent.*

### **Scène 3 [Céline, Pénélope, Marianne, puis Antoine et Richard]**

*Céline et Pénélope sont assises. Marianne entre jardin bas surexcitée avec un sac.*

Marianne : Mesdames..., Mesdames !... Je n'ai plus de voix, plus de souffle non plus.  
Céline : Que t'arrive-t-il ?  
Marianne : Quelque chose..., mais quelque chose... ! J'apporte mon sac d'ordures au container, je l'ouvre et que vois-je ?  
Pénélope : Plein de sacs poubelles.  
Marianne : Evidemment, mais dessus...

Pénélope : Un cadavre pourri.  
 Marianne : Pas du tout ! Qu'est-ce que tu vas chercher ?... [*Montrant le sac*] Ça !  
 Céline : Je comprends ta stupeur. L'Etat, dans son infinie sagesse, a légiféré pour définir avec précision la taille, la matière, la couleur, la contenance des sacs et tu en trouves un, avec horreur, qui ne correspond pas aux normes.  
 Marianne : Ce n'est pas le contenant qui m'a époustouflée, mais le contenu.

*En prenant son temps, Marianne montre l'intérieur du sac à l'une, puis à l'autre.*

Pénélope : Ho !  
 Céline : Raaa !  
 Marianne : On ne saurait mieux dire.  
 Pénélope : Y en a pour des...  
 Céline : Nettement plus.  
 Marianne : Que des euros !  
 Pénélope : À vue de nez, si j'ose m'exprimer ainsi, puisque l'argent n'a pas d'odeur, j'évalue le tout à au moins cent mille.  
 Céline : Tu rigoles ? Il y en a en tout cas pour trois cent mille.  
 Marianne : Le montant exact est de cinq cent mille.  
 Pénélope : Comment le sais-tu ?  
 Marianne : Réfléchissez un peu. Nous apprenons que cette somme a été dérobée dans la banque d'à côté, que le voleur s'est débarrassé du sac la renfermant et je trouve dans notre container une masse de billets.  
 Pénélope : Moi, je les compterais quand même pour être sûre.  
 Céline : Que va-t-on en faire ?  
 Marianne : Ce n'est pas ton problème.  
 Céline : Pardon ?  
 Marianne : **Je** les ai découverts.  
 Pénélope : Peut-être, mais dans **notre** container.  
 Céline : Quoi qu'il en soit, il faut les rendre.  
 Marianne : Aucun doute là-dessus. Rapportons-les.  
 Pénélope : Les garder serait du vol pur et simple.

*Long silence pendant lequel les trois femmes réfléchissent, se regardent, etc.*

Céline : « Quoi... que » !  
 Marianne : Effectivement.  
 Pénélope : Il me semblait aussi.  
 Céline : Cet argent a été dérobé à un établissement financier et non à un particulier. Quand la banque a reçu toutes ces sommes, elles se sont noyées dans la masse. Elles n'appartiennent donc plus à celui-ci ou à celle-là.  
 Pénélope : Exact ! Le billet du dessus, est-ce celui de Jules ou celui de René ?  
 Marianne : Impossible de le savoir, sauf si le Jules ou le René a relevé les numéros.  
 Céline : Par contre, il est certain qu'il s'agit d'argent volé. Si nous ne le rapportons

- pas, nous serons coupables de recel.
- Marianne : Céline, tu as étudié le droit. Le recel est-il punissable ?
- Céline : Cinq ans d'emprisonnement et 350'000 euros d'amende <sup>3</sup>.
- Pénélope : Et bien... Ils n'y vont pas de main morte.
- Céline : Lorsque la somme en jeu est importante, on grimpe jusqu'à dix ans et 750'000 euros.
- Marianne : À mon avis, j'ai trouvé un montant important.
- Pénélope : Tu nous vois pendant dix ans derrière les barreaux ?
- Céline : Pas vraiment.
- Marianne : Une seule solution : ramener l'argent.
- Pénélope : Oui, mais comment ?
- Céline : Nous galopons jusqu'à la banque, nous leur annonçons que nous avons 500'000 euros à leur rendre, ils nous répondent « merci beaucoup » en appuyant sur le bouton de l'alarme et, un quart d'heure après, nous sommes au commissariat, avec une lampe puissante dans la figure et un certain nombre de charmants policiers qui nous cuisinent pendant des heures.
- Marianne : Assez désagréable.
- Céline : Assez...

*Antoine entre jardin bas avec un fusil et en tenant Richard par une oreille.*

- Antoine : J'ai attrapé cet individu qui fouillait les containers.
- Richard : Je vous assure que vous vous méprenez.
- Antoine : Vous n'avez pas la parole. La moitié de votre corps était dedans. Que cherchiez-vous ?
- Richard : Heu... rien.
- Marianne : Tout à fait normal. Moi aussi, quand je m'ennuie, je pénètre dans une poubelle pour bien m'imprégner de l'odeur.
- Pénélope : Ça t'arrive souvent ?
- Céline : Elle plaisante.
- Pénélope : Ah bon !
- Richard : [à Antoine] S'il vous plaît...
- Antoine : Quoi ?
- Richard : Mon oreille.
- Antoine : Qu'est-ce qu'elle a votre oreille ?
- Richard : Elle est à moi.
- Antoine : Et alors ?
- Richard : Pourriez-vous me la restituer ?
- Antoine : Pas avant d'arriver au poste de police.
- Pénélope : ... qui n'est pas la porte à côté.
- Marianne : S'il tire trop dessus, elle risque de s'arracher.
- Céline : Le prisonnier prendrait la poudre d'escampette.
- Antoine : Comment faire ?

<sup>3</sup> Code pénal français.

Pénélope : Tenez-le par le bras.  
Antoine : Bonne idée.

*Antoine lâche l'oreille pour prendre le bras. Richard en profite pour s'enfuir jardin haut.*

Antoine : Ah ! Bravo ! [*À la coulisse cour*] Attendez-moi !... Mais enfin... attendez !

*Antoine sort jardin haut en courant.*

*Un temps de réflexion.*

Céline : Où en étions-nous ?... Ah oui !... Les euros ! Dans un cas pareil, il y a des gens qui blanchissent l'argent.  
Pénélope : Comment ?  
Marianne : Avec Monsieur Propre : « Monsieur Propre rend tout si propre que l'on peut se voir dedans ».  
Céline : Un produit réservé exclusivement aux miroirs.  
Marianne : Tu plonges un billet de 50 euros dans le machin et hop, tu en obtiens un de poche pour te repoudrer le nez.  
Pénélope : Ça fait cher le miroir.  
Céline : Il y a d'autres méthodes.  
Marianne : Lesquelles ?  
Céline : Par exemple, le « schtroumpfage »<sup>4</sup>.  
Pénélope : Le quoi ?  
Céline : Le « schtroumpfage ».  
Marianne : Tu rigoles ?  
Céline : Pas du tout. Le schtroumpfage est probablement le système le plus courant de blanchiment d'argent. Il consiste à déposer des sommes en espèces de moins de 10'000 dollars dans des comptes bancaires afin d'éviter le seuil de déclaration.  
Marianne : Tu t'imagines au guichet de la banque, toute bleue, avec un bonnet de nuit, torse nu...  
Pénélope : [*effrayée*] Les tétons à l'air ?  
Céline : Mais non. La schtroumpfette a une jolie petite robe, blanche comme son bonnet, peut-être un peu courte.  
Marianne : Bref... te présenter dans cette tenue et dire au préposé : « Bonjour. Je viens schtroumpfer 10'000 schtroumpfs sur mon compte en schtroumpf. »  
Pénélope : N'y aurait-il pas d'autres moyens ?  
Céline : L'achat au comptant : les blanchisseurs achètent et paient en espèces des

---

<sup>4</sup> Authentique. Schtroumpfage (n.m.; finance; 1997; QC) — Technique de blanchiment d'argent où plusieurs personnes déposent dans divers comptes de banque des sommes en espèces ou se procurent des traites bancaires inférieures à 10 000 \$.

automobiles, des bateaux ou certains biens de luxe : des bijoux ou de l'équipement électronique, mais au nom de quelqu'un d'autre pour brouiller les pistes.

- Marianne : Excellent ! Je me vois tout à fait dépenser de grosses sommes. Je crois que j'ai comme un don. Si j'ai bien compris, je vais chez Van Cleef and Arpels, j'acquiers un magnifique solitaire <sup>5</sup> et je prétends que je m'appelle Pénélope.
- Pénélope : Mon intérêt, où est-il ?
- Céline : En cas d'enquête policière, c'est toi qu'on arrêtera et pas Marianne.
- Pénélope : Et la bague ?
- Céline : Marianne pourra la garder.
- Pénélope : Je trouve cette méthode complètement stupide.
- Marianne : Moi, j'aime bien.
- Céline : Il faudrait la revendre assez rapidement en espérant qu'elle continuera à se promener et qu'on perde sa trace.
- Marianne : Traiter avec un indépendant serait plus sûr.

*Pendant les répliques suivantes, Richard entre jardin haut, derrière le portail, sans que les femmes le voient. Il dépose un papier sur le banc et ressort jardin haut.*

- Céline : Tu en connais un, toi ?
- Pénélope : Non, mais on doit en trouver.
- Marianne : Peut-être, mais comment savoir si l'on peut avoir confiance ?
- Céline : L'honnêteté est inscrite sur la figure des gens.
- Pénélope : À coup sûr ?
- Céline : Heu... presque.
- Marianne : *[apercevant le papier sur le banc]* Pénélope, tu as perdu un papier.
- Pénélope : *[examinant le papier]* Il n'est pas à moi... Hé !... Quelle coïncidence ! On se croirait dans un mauvais vaudeville : une publicité pour un marchand de bijoux et de montres.
- Céline et Marianne :  
Non !
- Marianne : Y a-t-il un numéro de téléphone ?
- Pénélope : Oui.
- Céline : Et bien... appelle !
- Pénélope : Tu crois ?
- Céline : Oui.

*Pénélope sort son portable, compose le numéro.*

- Pénélope : Bonjour, Monsieur... Des bijoux et des montres... Vous vous déplacez à do-

<sup>5</sup> Diamant monté seul, le plus souvent en bague.

micile... Tout de suite ?...

**Scène 4 [Céline, Pénélope, Marianne, Richard]**

*Richard entre sans masque, jardin haut.*

Richard : Mesdames !  
 Marianne : Monsieur !  
 Richard : [d'une voix forte] Je suis le bijoutier-horloger.  
 Céline : Vous êtes un rapide, vous.  
 Richard : La réactivité est une qualité dans notre profession. [D'une voix forte] Je suis bien chez Madame Pénélope ?  
 Pénélope : [regardant à gauche et à droite, d'une voix de conspiratrice] Oui et voici mes complices... mes... associées.  
 Richard : [fort] Vous m'avez appelé sur mon portable ?  
 Pénélope : [doucement] Ne parlez pas si fort.  
 Marianne : [un peu plus fort] Un peu de discrétion...  
 Céline : [doucement] On pourrait nous entendre.  
 Richard : Suis-je tendre ? Vous savez... dans les affaires...  
 Pénélope : [doucement] Si quelqu'un nous écoute...  
 Richard : Combien il coûte ? Vous êtes expéditive. Vous n'avez même pas vu l'objet.  
 Marianne : [doucement] On pourrait nous surprendre.  
 Richard : Vous rendre ? Évidemment. J'ai de la monnaie.  
 Céline : [très fort] Vous êtes sourd ou quoi ?  
 Richard : Juste un peu dur d'oreille. Mais comment le savez-vous ?  
 Céline : Une idée... Une transaction comme la nôtre demande, me semble-t-il, [hur-lant] une certaine prudence.  
 Richard : Vous m'avez téléphoné. Vous souhaitiez me rencontrer dans l'idée d'acquérir un bijou de valeur. Je suis là. Par quoi êtes-vous intéressées ?  
 Céline : [doucement] Sont-ce des objets volés ?  
 Marianne : [plus fort] Sont-ils de première main ?  
 Richard : Les bagues ? Vous les passez à la première main ou à la seconde, selon votre inspiration du moment.  
 Pénélope : [lasse] D'accord !  
 Céline : Qu'est-ce que vous avez ?  
 Richard : Rien. Je vais très bien.  
 Marianne : Qu'est-ce que vous avez à nous montrer ?  
 Richard : [choqué] Ho !... Madame...  
 Pénélope : Vous vendez des bijoux, non ?  
 Richard : Ah oui !... J'avais cru comprendre... Excusez-moi.

*Richard se retourne et fait quelques pas.*

- Céline : Vous n'avez pas répondu à ma question sur la provenance de votre marchandise : [*doucement*] ne serait-ce pas des objets dérobés ?
- Richard : Enrobés ?... D'une certaine façon, oui, je les emballe.
- Marianne : Vous emballez les bijoux ou les clients ?
- Pénélope : Bon ! Vous nous les montrez ou pas ?
- Richard : Que préférez-vous : bagues, bracelets, colliers, broches... ?
- Céline : Quelque chose de discret.
- Richard : Décidément, vous ne faites pas dans l'ostentation. Je vous conseille un bracelet, vous pouvez le cacher sous votre manche : pratique, mais pas très utile.
- Pénélope : Et une bague ?
- Richard : [*fouillant dans son sac et en sortant une bague*] Elle est plus voyante, mais aussi plus petite, un magnifique joyau, d'un rouge flamboyant.
- Céline : Elle est splendide. [*Parlant bas*] C'est quoi comme pierre ?
- Richard : Comme quoi ?
- Marianne : [*même jeu*] Comme pierre.
- Richard : Non, non ! Beaucoup plus dur que de la pierre et plus rare aussi.
- Marianne : Je voulais dire : quelle gemme ?
- Richard : Tant mieux ! Moi aussi, j'aime. J'aurai d'ailleurs du mal à m'en séparer.
- Céline : De quelle famille est ce caillou ?
- Richard : Aucune idée à quelle famille il a appartenu avant d'arriver ici. Sûrement des gens bien pour se payer un tel truc.
- Pénélope : [*d'un ton détaché*] La conversation n'est pas aisée avec vous. [*Irritée*] Ce n'est pas un diamant, ce n'est pas une perle, c'est... c'est... ?
- Richard : Un saphir.
- Céline : Rouge ?
- Marianne : Les saphirs sont bleus <sup>6</sup>.
- Richard : [*d'abord hésitant*] Voilà la preuve du contraire : un saphir rouge, extrêmement rare, quasiment unique.
- Céline : Et donc très cher.
- Richard : Ouf ! Vous n'imaginez pas.
- Marianne : Précisez !
- Richard : Plus encore.
- Pénélope : Mille euros ?

*À chacun des chiffres suivants, Richard fait signe de la main qu'il faut monter.*

- Céline : Deux mille ?... Quatre mille ?... Huit mille ?... Vingt mille ?... Quarante mille ?... Là, on atteint l'exorbitant.

*À chacun des chiffres suivants, Richard fait signe de la main qu'il faut descendre.*

<sup>6</sup> Les saphirs peuvent être de toutes les couleurs, sauf le rouge. Dans ce cas, il est appelé rubis.

Marianne : Trente mille ?... Vingt-cinq mille ?... Vingt et un mille ?

*Richard fait signe qu'il faut s'arrêter là.*

Pénélope : Bien que nous ayons les moyens, nous hésitons naturellement devant un tel chiffre.

Richard : Attention ! Sans supplément, je vous cède, si vous payez comptant, ce magnifique écrin en prime.

Céline : C'est tentant.

Marianne : Ben voyons ! Aucun problème. Tout le monde a vingt mille euros dans sa poche.

Céline : J'ai encore une question. Il est vrai, au moins ?

Richard : [*condescendant*] Madame !... S'il était faux, il ne vaudrait pas vingt et un mille euros.

Marianne : Vous avez réponse à tout.

Pénélope : Allez ! Vivons dangereusement : nous achetons.

*Antoine entre cour haut avec son fusil.*

Antoine : Ce salopard m'a échappé.

*Antoine examine Richard.*

Richard : Monsieur...

Antoine : Monsieur ! Curieux..., vous me rappelez quelqu'un. Votre visage, je ne sais pas... mais l'allure générale m'est familière.

Céline : Vous devez confondre.

Antoine : Traitez-moi d'abruti pendant que vous y êtes.

Céline : Jamais je n'oserais... avec votre pétoire.

Antoine : Vous avez des papiers d'identité ?

Richard : Vous avez votre carte de police ?

Antoine : Je n'ai pas de carte de police.

Richard : Donc, moi, je n'ai pas de papiers d'identité.

Antoine : La logique de la chose m'échappe.

Richard : Je m'échapperais bien aussi, mais je traite une affaire avec ces dames.

Antoine : [*curieux, aux dames*] Vous bisenaïssez<sup>7</sup> avec Monsieur ?

Céline : Oui.

Antoine : Vous vendez ou vous achetez ?

Marianne : Il s'agit d'une éventuelle transaction confidentielle.

*Antoine ne réagit pas.*

Pénélope : Qui ne regarde que nous.

---

<sup>7</sup> Verbe inventé par l'auteur.

Antoine : J'ai compris. Je ne suis pas complètement borné.

*Les trois dames poussent un profond soupir. Antoine se dirige vers la coulisse, jardin bas, mais il reste sur scène pour écouter. Pendant le dialogue suivant, les quatre protagonistes regardent de temps à autre Antoine et baissent au fur et à mesure le volume jusqu'à ce que le texte devienne inaudible.*

Richard : [sortant une montre] J'ai aussi ceci : une affaire exceptionnelle.

Marianne : [d'une voix faible] Quoi donc ?

Richard : [confidentiellement] Là, je vais vous étonner : une montre.

Pénélope : [d'une voix encore plus faible] On le voit bien. Qu'a-t-elle d'extraordinaire ?

Richard : [d'une voix inaudible] Une Rolex d'occasion, 60'000.

Céline : [inaudible] 60'000 euros pour une toquante d'occasion ?

Richard : [inaudible] Non ! Pas 60'000 euros, 60'000 heures.

Antoine : [d'une voix forte] On n'entend rien.

Marianne : Évidemment, on vous a signalé que notre histoire était personnelle et vous restez planté là.

Antoine : Moi, je peux m'en aller, mais [montrant le public], eux, vous ne voulez pas les chasser, tout de même.

Céline : Bien sûr que non.

Antoine : Nous sommes au théâtre et, au théâtre, le public est roi.

*Les quatre autres personnages manifestent un profond ennui ou un grand agacement.*

Antoine : Ils ont tous le droit absolu d'entendre les acteurs, [s'avançant au nez de scène], même le monsieur derrière... Remarquez... y a-t-il un monsieur derrière ?

Céline : Il y a forcément quelqu'un derrière, sauf si la salle est entièrement vide.

Antoine : [se grattant la tête] Attendez que j' imagine la chose... Oui... [Au public] Voyez-vous, l'essentiel dans une pièce, c'est le texte. Tout le reste n'est là que pour le servir. Or, comprenez-vous, si on ne l'entend pas l'entreprise est vouée à l'échec. Le secret doit se jouer, il n'est pas nécessaire de chuchoter. Exemple : [hurlant] « Ô rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie... »<sup>8</sup>. Je me penche légèrement en avant, je place ma main droite sur le côté gauche de ma bouche, sans la couvrir, je cligne de l'œil droit. [Hurlant à nouveau] « Ô rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie... ». Le public complice comprend qu'il s'agit d'une confidence. [Regardant les quatre autres] Évidemment, pour y parvenir, il faut un certain métier ce qui n'est pas donné à tout le monde.

*Les autres le fixent.*

<sup>8</sup> Antoine Corneille. Le Cid.

Antoine : Qu'est-ce que j'ai dit ?... C'est bon ! Je disparaiss.

*Antoine sort cour bas.*

Marianne : On reprend ?

Céline : On reprend.

Richard : [*sortant une montre*] J'ai aussi ceci : une affaire exceptionnelle.

Marianne : Quoi donc ?

Richard : Là, je vais vous étonner : une montre.

Pénélope : Qu'a-t-elle d'extraordinaire ?

Richard : Une Rolex d'occasion, 60'000.

Céline : 60'000 euros pour une toquante d'occasion ?

Richard : Non ! Pas 60'000 euros, 60'000 heures.

Marianne : Pardon ?

Richard : La cote des voitures est exprimée en fonction du nombre de kilomètres parcourus. Pour les montres, c'est le nombre d'heures.

Pénélope : Je ne savais pas.

Richard : Moi non plus.

Céline : Comment ?

Richard : Je... je veux dire qu'avant de m'intéresser au marché des montres, je l'ignorais.

Pénélope : La breloque, là, vous la vendez combien ?

Richard : Dix-sept mille.

Marianne : Peut-elle prendre de la valeur ?

Richard : Ça dépend de l'argus et du nombre d'heures que vous ferez.

Pénélope : Vous nous garantissez que cette Rolex est authentique ?

Richard : Madame !... Quelle est la raison d'être d'une montre ?

Céline : Donner l'heure.

Richard : Et d'une montre suisse ?

Marianne : Donner l'heure exacte.

Richard : Donc... suivez-moi bien... une fausse montre suisse donne obligatoirement une heure « helvétiquement » fausse. [*À Pénélope*] Que dit la vôtre ?

Pénélope : Heu... quinze heures douze.

Richard : La Rolex indique quinze heures treize. La vôtre est une copie.

Marianne : Vous avez des arguments qui portent. Attendez-moi, je pars chercher la somme.

Richard : [*faussement*] La banque est assez loin d'ici.

Pénélope : Non, non, nous l'avons justement là... enfin... chez Marianne. [*À Marianne*] Je te suis, on ne sait jamais.

*Marianne et Pénélope sortent.*

**Scène 5 [Céline, Pénélope et Marianne, Richard]**

- Céline : [suspenseuse] Excusez mon indiscretion, mais il me semble vous avoir déjà vu.
- Richard : D'ordinaire, ce sont les dragueurs de série B qui utilisent ce genre d'argument.
- Céline : Je ne vous ai pas demandé si vous habitiez chez vos parents.
- Richard : À mon âge...
- Céline : Il n'empêche que votre silhouette ne m'est pas inconnue.
- Richard : Elle doit être bien banale.
- Céline : Pas tant que ça : une certaine distinction « very British », une jolie taille, un embonpoint avantageux...
- Richard : Embonpoint ?
- Céline : Avantageux dans sa discrétion... Un visage expressif, une présence marquante...
- Richard : Je vais piquer un fard.
- Céline : N'en faites rien, votre teint est agréable.
- Richard : Décidément, je ne sais plus où me mettre.
- Céline : Là où vous êtes.

*Retour de Marianne et de Pénélope.*

- Marianne : Voilà, nous avons la somme.

*Marianne tend une enveloppe à Richard. Celui-ci lui donne le bijou et la montre.*

- Pénélope : Vous ne comptez pas ?
- Richard : [solennel] Dans mon métier, la confiance est essentielle. Mesdames, bonjour chez vous.

*Richard sort, cour bas.*

- Marianne : J'ai lu dans le journal que le gars qui a détourné un fourgon de transport de fonds... il se cacherait dans le bois.
- Céline : Quel bois ?
- Marianne : Ici, à côté. Il utiliserait un arbre creux comme boîte aux lettres et pour le reconnaître, il aurait gravé sur le tronc le sigle de la Poste.
- Céline : Les gendarmes ne l'ont pas arrêté ?
- Marianne : Il ne vient que de nuit, quand il pleut.
- Pénélope : Pourquoi « quand il pleut » ?
- Marianne : Les pandores n'aiment pas se mouiller. L'autre soir, ils ont bien cru l'avoir.

- Ils ont vu une ombre, mais ce n'était pas lui.
- Céline : Probablement, le facteur qui livrait le courrier. Quel est le nom du fugitif ?
- Marianne : La police refuse de le révéler pour ne pas gêner l'enquête.
- Pénélope : Alors comment s'y prend-on pour lui envoyer une lettre ?
- Marianne : On ne la lui envoie pas. Quelqu'un se charge de l'apporter. Pour la même raison, on n'a pas publié de portrait-robot.
- Céline : Donc, à part son employeur, ses collègues et la police, personne ne connaît sa trombine.

### Scène 6 [Céline, Pénélope, Marianne, Antoine, Richard]

*Richard entre cour bas, très inquiet. Il porte un masque chirurgical.*

- Antoine : [off, depuis cour] Arrêtez ou je vous fusille.

*Richard s'enfuit jardin bas, tandis que Antoine entre cour bas en tenant un fusil.*

- Antoine : [à la coulisse jardin] Stop ! Attention, je vise... [Hurlant] Pan !... Zut !... Raté !
- Marianne : Vous hurlez : « pan » ! Ne vaudrait-il pas mieux tirer si vous voulez l'atteindre ?
- Antoine : Pas du tout ! Premièrement, la location d'une arme factice pour trois représentations est hors de prix et secondement, je ne veux pas risquer de le blesser, ça me retomberait encore dessus. Excusez-moi, il va m'échapper.

*Antoine sort en courant jardin bas. Richard entre jardin haut en courant jusque vers le banc.*

- Richard : Mesdames !
- Marianne et  
Céline : Monsieur !
- Richard : Je suis un peu pressé.
- Marianne : Vous n'avez pas chaud ?
- Richard : Je vous demande pardon ?
- Céline : Avec la chaleur qui nous étouffe, votre masque, là.
- Richard : Je suis fragile des sinus.
- Antoine : [off, hurlant] Pan !

Richard : Excusez, voilà le retour du Jedi [*Djedai*].

*Richard s'enfuit cour bas. Antoine entre jardin haut, met en joue.*

Antoine : Pan !

Céline : Il faut vous calmer, mon vieux.

Antoine : Pan !

Marianne : Vous n'avez pas eu trop de peine à apprendre votre texte, vous.

Antoine : Rigolez !... Allez !... Quand vous serez passées ad patres, découpées en morceaux, dézinguées, laissées sur le carreau, estourbies, assaisonnées, capahutées, vous rirez moins.

Céline : Pour rester dans son registre, il est peut-être bas de plafond, mais il a du vocabulaire.

Antoine : Ce type est probablement très dangereux.

Marianne : Comment le savez-vous ?

Antoine : On ne se baguenaude pas avec un larfou de la calebasse au bichonnet, quand on est franc du collier.

Céline : Je n'ai pas tout compris.

Antoine : Des réminiscences de l'époque où j'étais collaborateur au commissariat d'un quartier chaud.

Marianne : Toujours dans les surfaces planes ?

Antoine : Toujours.

Céline : Qu'avez-vous dit à propos de « farlou » ?

Antoine : On ne se baguenaude pas avec un larfou de la calebasse au bichonnet, quand on est franc du collier.

Marianne : Traduction, s'il vous plaît.

Antoine : On ne se bagotte pas avec un saute-cou du dessus des châsses au piège à macaronis, quand on est blanchouillard.

Céline : Loin de moi l'idée d'insister lourdement, mais je n'entrave que dalle.

Antoine : Il n'est point séant de pratiquer la déambulation en arborant ostensiblement un cache-bobine vous couvrant de la racine du nez au bas du visage, dès lors que l'on professe une honorabilité au-dessus de tout soupçon.

Marianne : Vous parlez de la burqa ?

Antoine : Non, pourquoi ?... Mince ! Du coup, le [*prononcé très rapidement*] fuyard a fui.

Céline : Pardon ?

Antoine : [*même jeu*] Le fuyard a fui : [*en articulant consciencieusement*] le cavaleur s'est carapaté.

Marianne : Désolée pour vous.

Antoine : Pour moi... pour moi... en général, ce genre de canailles s'attaque surtout aux jeunes femmes.

Céline : Alors, on ne risque rien.

Marianne : Parle pour toi ! Dans mon cas, je ne me sens pas du tout en sécurité.

Antoine : [*lourdement aguicheur*] Rassurez-vous, je vous protège.

- Marianne : En réalité, je ne suis plus si jeune que ça. [À Céline] Monsieur Antoine a bien précisé qu'il ne s'attaquait qu'aux jeunes femmes. [À Antoine] Regardez... de loin... : j'ai même une ride ici.
- Antoine : [à Céline] Qu'est-ce qui lui prend ?
- Céline : Dites plutôt : pour qui se prend-elle ?
- Marianne : Je n'intéresserais pas le pervers du bois. Par contre, Céline, elle, est bien plus fraîche.
- Céline : [protestant] Non, non, non. Il ne faut pas se fier aux apparences.
- Marianne : Trompeuses, les apparences... trompeuses.
- Antoine : Je ne trouve pas. Vous êtes charmante.
- Marianne : N'exagérons pas non plus. Son âge est bien là.
- Céline : Je fais à peine illusion toute habillée, mais attention aux poignées.
- Antoine : Quelles poignées ?
- Marianne : Elle veut parler des poignées à cafetière <sup>9</sup>... des oreilles décollées.
- Céline : Elles sont très bien mes oreilles.
- Marianne : Ou alors des poignées d'amour, celles qui lui rendent la taille si rebondie. Au club de gymnastique, tout le monde l'appelait Micheline... [Un temps] Micheline... comme le bonhomme... le bonhomme Michelin.
- Antoine : Franchement, ça ne se remarque pas. Vous avez le bourrelet discret.
- Marianne : Quant à son nez, on ne voit que lui.
- Céline : Qu'est-ce qu'il a mon nez ?
- Marianne : « Il faudrait sur le champ que je me l'amputasse. »
- Céline : Quoi ?
- Marianne : Si j'étais toi, je me l' « amputasserais ».
- Antoine : Amputerait.
- Céline : Doucement, vous ! Je ne vous traite pas de gigolo.
- Antoine : Ce mot d'esprit très fin a déjà été utilisé dans la pièce « Montrague ».
- Céline : C'est du plagiat.
- Antoine : Quand un auteur puise dans sa propre production, il ne se plagie pas, il rade. De toute façon, Mesdames, je ne voulais pas vous froisser.
- Marianne : Trop tard ! Regardez ses rides, on dirait une nappe en papier froissé.
- Antoine : Je lui trouve le visage tout à fait lisse.
- Céline : Parce que je le vaux bien.
- Marianne : Tu ne t'es pas regardée. Ça pendouille de partout.
- Céline : Ça quoi ?
- Marianne : Les bajoues pendouillent, les biceps ballottent, les mollets « flageottent »...
- Antoine : Flageolent.
- Céline : Vous avez avalé un dictionnaire ?
- Antoine : J'ai œuvré pendant quelque temps dans une bibliothèque. J'avais donc décidé de me cultiver : un coup de balai, une demi-page du Petit Larousse.
- Marianne : [à Céline] Tourne-toi !
- Céline : Hein ?

<sup>9</sup> Expression inventée par l'auteur.

Marianne : Tourne-toi !... [*À Antoine*] Si vous observez son croupion, vous verrez qu'elle a les fesses sur les genoux.

Céline : [*furieuse*] Quoi ?

Antoine : Les fesses sur les genoux, elle est contorsionniste ?

Marianne : Elle a l'arrière-train sur les mollets.

Céline : [*choquée*] Ho !

Marianne : Devant, il y a pire : les doudounes tutoient le nombril.

Céline : Suffit maintenant !

Antoine : Vous êtes sévères et très injustes l'une avec l'autre.

Céline : Pas du tout. Nous ne sommes pas faites pour le bandit convoyeur : trop vieilles.

Antoine : Vous n'êtes pas vieilles... du tout..., ensuite je ne vois pas pourquoi vous parlez ainsi.

Céline : Vous nous avez laissé entendre que les hommes dans son genre sont très attirés par les jeunes femmes.

Antoine : Il ne faut pas généraliser non plus.

Marianne : Ils ne bondissent pas sur tout ce qui est frais, juvénile et innocent ?

Antoine : Pas forcément.

*Antoine recule d'un ou deux pas pour mieux examiner Céline et Marianne.*

Antoine : Vous êtes charmantes, avenantes, accortes, gracieuses, mais j'ai plus de difficulté avec les qualificatifs juvéniles et innocentes.

Marianne : Soyons clairvoyants. Pour Céline, je ne sais pas, mais regardez-moi bien. [*Aguicheuse*] Quel âge me donnez-vous ?

Antoine : Question périlleuse à laquelle un homme avisé évite de répondre.

Céline : Allez !... Dites-lui, qu'on rigole.

Antoine : [*faussement emprunté*] Voulez-vous la vérité ?

Marianne : [*inquiète*] Bien sûr.

Antoine : Toute nue ?

Marianne : Ici ? Devant tout le monde ?

Antoine : La vérité... toute nue ?

Céline : J'ai eu peur.

Marianne : Et moi donc... Oui ! Soyez sincère.

Antoine : Vous serez déçue.

Marianne : Tant pis.

Antoine : Vous ne vous fâchez pas ?

Marianne : Non !

Antoine : Quand je vous regarde attentivement, je suis bien obligé de constater que vous paraissez nettement plus que votre âge.

Céline : Vous n'y allez pas de main morte.

Antoine : Vous m'avez demandé d'être sincère. Je pencherais pour une différence de dix ans.

Marianne : [*très inquiète*] Ah bon ?

- Antoine : Hélas oui !... Entre vingt-cinq et trente-cinq, on compte dix.  
 Céline : Flatteur !  
 Marianne : Flatteur ? Ce gentleman est d'une franchise exemplaire et d'une lucidité à toute épreuve.  
 Antoine : On peut être technicien de surfaces planes et galant homme.  
 Céline : Et moi ?  
 Marianne : [ravie] Oui ! Et elle ?  
 Antoine : La question est nettement plus complexe.  
 Marianne : [même jeu] Hé, hé !  
 Céline : Qu'entendez-vous par là ?  
 Antoine : Le cas de votre amie était limpide. Par contre... vous...  
 Céline : [acide] Moi... quoi ?  
 Antoine : Avez-vous une pièce d'identité ?  
 Céline : [tendant sa carte d'identité] Voilà !  
 Antoine : [étudiant la carte] Je suis désolé.  
 Céline : Pourquoi ?  
 Antoine : Quelque chose ne joue pas... pas du tout.  
 Marianne : Quoi ?  
 Antoine : L'erreur est tellement flagrante. Votre date de naissance, inscrite sur ce document, est évidemment erronée.  
 Céline : [incrédule] Pourtant, je vous assure...  
 Antoine : Vous auriez fêté récemment vos quarante-cinq ans.  
 Céline : Et alors ?  
 Antoine : Regardez-vous ! Je veux bien être pendu si vous en avez la moitié.  
 Marianne : Vous exagérez.  
 Antoine : Vous croyez... disons les deux tiers.  
 Céline : Tant qu'à faire, je préférerais la moitié.  
 Antoine : Toutes fraîches comme deux pingouines<sup>10</sup> sur la banquise.  
 Marianne : Vous êtes en progrès.  
 Céline : Le mot « pingouine » n'existe pas.  
 Marianne : Ils n'ont pas d'épouses, ces pauvres ?  
 Céline : Tous les mammifères ont des femelles.  
 Marianne : Justement ! Sont-ce des mammifères ?  
 Céline : Comme les dauphins... sûrement.

*Céline traverse la scène en imitant la démarche d'un manchot. Antoine l'observe d'un air désolé.*

- Céline : J'imitais la marche du pingouin.  
 Antoine : Intéressant... à cela près que...  
 Marianne : Que ?  
 Antoine : Les pingouins volent.  
 Céline : Par conséquent, ce ne sont pas des mammifères. La preuve : les dauphins

<sup>10</sup> Pingouin est masculin. « Pingouine » n'existe pas.

ne volent pas.

Antoine : Non, ils sautent.

Céline : Pourtant, dans un documentaire, des pingouins marchaient au pôle sud.

Antoine : Il n'y a pas de pingouins au pôle sud.

Céline : Vous commencez à m'embêter. Qu'est-ce que vous en savez, d'abord ?

Antoine : J'ai travaillé sur un navire en Antarctique. Là-bas, ce sont des manchots. Aucun rapport avec les pingouins.

Marianne : Sauf qu'ils ont le même tailleur.

Antoine : Pour en terminer avec vos craintes légitimes, n'ayez pas peur. Tout bien réfléchi, rien n'assure que le rôdeur soit un obsédé et surtout, n'oubliez pas que je suis ici pour vous protéger. Vous n'auriez pas aperçu le fuyard ?

Céline : Ce monsieur charmant, si distingué ?

Marianne : [catégorique] Non, nous ne l'avons pas vu.

Céline : [à Marianne] Pourquoi dis-tu ça ?

Marianne : [à Céline] Parce que l'autre manchot excité va le poursuivre. Il finira par le blesser.

Céline : [même jeu] En criant : « pan » ?

Marianne : [même jeu] On n'est jamais assez prudent.

Céline : [à Antoine] Et bien non... pas vu.

Antoine : [montrant la coulisse cour] Excusez-moi, Mesdames, une ronde s'impose. Je mène une enquête.

### Scène 7 [Céline, Pénélope, Marianne, Antoine]

Marianne : Une enquête ? Ah non ! On a déjà donné. Pas un jour qu'on ne nous bassine avec des sondages. « Bonjour Madame, je suis Alice de l'Institut national de Prospective européenne. »

Céline : On le joue à deux ?

Marianne : [enthousiaste] Oui-i-i !

Antoine : Je peux, je peux ?

Céline : [déçue] Si vous voulez.

Marianne : Bonjour Monsieur, je suis Alice de l'Institut national de Prospective européenne.

Antoine : Vous vendez quoi ?

Marianne : Non, rassurez-vous, je n'ai rien à vendre.

Antoine : Ça va être long ?

Marianne : Deux minutes, pas plus, c'est promis.

Antoine : Vous êtes sûre que vous ne vendez rien.

Marianne : Monsieur, je sais ce que je fais.

Antoine : Bon, allez-y. Il faut bien que vous gagniez votre vie.  
 Marianne : Quel est votre âge ?  
 Antoine : Ça ne vous regarde pas.  
 Marianne : Je mets « indéterminé » ?  
 Antoine : À votre convenance.  
 Marianne : Quel est le montant de votre salaire ?  
 Antoine : Vous pouvez toujours vous brosser pour que je vous le dise.  
 Marianne : Je mets « indéterminé » ?  
 Antoine : Ben voyons !  
 Marianne : Êtes-vous à la retraite ?  
 Antoine : La ficelle est un peu grosse : je refuse de vous donner mon âge et vous cherchez un moyen détourné pour le trouver.  
 Marianne : Pas du tout, Monsieur, j'ai une liste de questions, je les pose les unes après les autres. Êtes-vous à la retraite ?  
 Antoine : Devinez !  
 Marianne : Vous refusez de répondre ? J'ai un problème : dans la colonne de droite, je dois cocher « oui », ou « non »...  
 Antoine : Ou « indéterminé ».  
 Marianne : Comment le savez-vous ?... Je ne peux pas mettre : « Êtes-vous à la retraite ? »... « Indéterminé ».  
 Antoine : Écoutez ! Vous inscrivez ce qui vous plaît et vous envoyez la question suivante, je n'ai pas de temps à perdre.  
 Marianne : Le questionnaire est terminé.  
 Antoine : Déjà ?  
 Marianne : J'ai une excellente nouvelle pour vous.  
 Antoine : [incrédule] Non ?  
 Marianne : Vous avez gagné un prix fabuleux : trois bouteilles de vin de Bordeaux.  
 Antoine : Gratuitement ?  
 Marianne : Entièrement. Il y a juste les frais de port à payer.  
 Antoine : Combien ?  
 Marianne : 60 euros.  
 Antoine : Hein ?  
 Marianne : 60 euros.  
 Antoine : Ça fait cher la bouteille de piquette.  
 Marianne : Mais non, Monsieur, 60 euros, c'est le prix du port. Le vin est gratuit.  
 Antoine : Heureusement que vous n'offrez pas du jambon. On s'inquiéterait des frais de porc.  
 Marianne : Je vous les envoie à quelle adresse ?  
 Antoine : À la vôtre.  
 Marianne : Pardon ?  
 Antoine : Gardez-les, vos flacons, « escroquesse », « malfaiteuse »... heu... « forbane », « gangsteresse », « fripouillette ».  
 Céline : Vous pouvez dire « fripouille », ce mot est féminin.  
 Marianne : Calmez-vous, Monsieur, je n'accomplis que mon travail.

Antoine : Ha, il est beau votre travail ! « Requine », « chenapane », « crapulesse » !  
 Céline : « Crapule » aussi est féminin.  
 Antoine : Il ne devrait pas !... Allo ?... Alors ça ! En plus, elle est malpolie : elle a raccroché. Tant mieux, il faut que je retrouve le bandit de grands chemins. Du coup, j'ai oublié de quel côté il est parti.

Céline et Marianne :  
 [*Céline montre jardin, Marianne cour*] Par là !

*Antoine s'approche du nez de scène.*

Antoine : [*au public*] Et vous, vous savez où il a filé ?... M'ouais, c'est pas clair. Je vais aller voir dans le petit bois.

*Antoine sort cour haut. Pénélope entre jardin bas.*

Pénélope : Qu'est-ce que vous faites ?  
 Marianne : On rigole comme des petites folles...  
 Céline : Merci pour Antoine...  
 Marianne : En imitant les sondages téléphoniques.  
 Pénélope : L'autre jour, j'en ai reçu un sur mes opinions politiques.  
 Céline : Quel est votre homme politique préféré ? Nicolas Sarkozy, Martine Aubry, Nicolas Sarkozy, Ségolène Royal, Nicolas Sarkozy, Dominique Strauss-Kahn ou Nicolas Sarkozy ?  
 Pénélope : Attendez que je réfléchisse.  
 Céline : Deuxième question : approuvez-vous l'action du gouvernement : oui, non ou oui complètement ?  
 Pénélope : Je pense que...  
 Céline : Soutenez-vous la taxe carbone ? « Oui », « tout à fait », « absolument », « sans réserve » ou « avec plaisir ».  
 Pénélope : Heu...  
 Céline : Avez-vous constaté une augmentation de votre pouvoir d'achat ? « Pas qu'un peu », « assurément », « nettement ». Bonjour chez vous.  
 Pénélope : Elle a raccroché aussi.

**Scène 8 [Marianne, Céline, Pénélope, puis Richard, puis Antoine]**

Céline : Alors, où en sommes-nous ?  
 Marianne : Nulle part.  
 Pénélope : Nous avons réussi à blanchir 38'000 euros.

Céline : Une paille.  
 Pénélope : Comment ?  
 Céline : 500'000 moins 38'000... il reste encore... quatre cents... attends !  
 Marianne : 478'000.  
 Pénélope : Tu en es sûre ?  
 Marianne : Quel est l'important dans le calcul mental ? La décomposition. Tu décomposes 38'000 en 30'000 et 8'000. Il est ensuite très facile d'ôter 30'000 à 500'000 : 470'000. Ensuite, tu ajoutes les 8'000 qui restent : 478'000.  
 Céline : Je ne suis pas convaincue.  
 Marianne : Toi et les sciences exactes, ça a toujours fait deux.

*Richard entre cour bas.*

Pénélope : Encore vous ? Nous ne voulons plus ni bijou, ni montre. Nous souhaitons placer plus d'argent.  
 Richard : Par quoi êtes-vous tentées : un yacht, un jet privé, une girafe, une Rolls-Royce, un autoportrait de Rembrandt ?  
 Céline : Vous vendez tout ça ?  
 Richard : Les clientes sont reines.  
 Pénélope : Reines des pigeons ?  
 Richard : Je plaisantais, bien sûr, et je regrette vivement que vous puissiez émettre des doutes sur mon honnêteté sans limite.  
 Pénélope : Excusez-moi.  
 Richard : *[lyrique]* Voyez-vous, le métier de commerçant indépendant est un apostolat. On se décarcasse pour apporter à domicile les meilleures affaires et on se heurte à la suspicion, au doute, à la défiance. Je vous avouerais, Mesdames, que parfois j'ai envie de renoncer.  
 Pénélope : N'en faites rien et je vous réitère mes plus plates excuses.  
 Richard : Je ne vous sens pas sincère.  
 Pénélope : Mais si !  
 Richard : Il y a de la réticence dans votre voix.  
 Pénélope : Pas du tout.  
 Richard : Votre ton n'est pas très assuré.  
 Pénélope : *[à Céline et Marianne]* Il m'énerve.  
 Richard : Je crois que je vais me retirer.  
 Pénélope : *[même jeu]* Il m'agace !  
 Richard : *[faisant mine de partir]* Mesdames, le bonjour.  
 Pénélope : *[même jeu]* Il m'exaspère.  
 Marianne : *[À Richard]* Restez là !  
 Richard : Non, non, non. Sans crédulité... heu... sans confiance, pas de commerce.  
 Céline : Que voulez-vous ? Qu'elle se mette à genoux ?  
 Richard : Vous m'assurez que vous n'avez aucune arrière-pensée ?  
 Pénélope : *[agacée]* Aucune.  
 Richard : Pas la moindre réserve ?

Pénélope : [même jeu] Pas la moindre.  
Richard : Bon ! Mais au plus petit soupçon, je vous quitte.  
Pénélope : [n'en pouvant plus] D'accord !

*On entend « pan » dans la coulisse cour.*

Richard : Qu'est-ce que c'est ?  
Marianne : L'ingénieur en surfaces planes qui chasse.

*Nouveau « pan ».*

Richard : Je ferais mieux de partir.  
Céline : Pas du tout. Au moins, ici, vous êtes en sécurité.  
Richard : Vous croyez ?  
Pénélope : Nous sommes protégés par le Rambo des banlieues.

*Antoine entre cour bas.*

Antoine : [à Richard] Vous, ne bougez pas, je vous tiens. Il y a vraiment quelque chose qui cloche.  
Marianne : Antoine, Ne vous énervez pas comme ça. Ce citoyen est venu nous voir.  
Antoine : Il a la même coupe que l'autre vagabond.  
Céline : Mais non !  
Antoine : Ho, que si !...  
Richard : Je suis un honnête commerçant.  
Antoine : Qu'est-ce qui me le prouve ?  
Richard : Des témoins de moralité.  
Antoine : Ah oui ? Où ça ?

*Richard montre Pénélope, Céline et Marianne.*

Antoine : Vous vous portez garantes de lui ?  
Les trois femmes :  
Oui.  
Antoine : Bon ! Mais s'il vous estourbit, il ne faudra vous en prendre qu'à vous.

*Antoine sort jardin bas.*

Marianne : Vous ne nous avez pas éclairées sur vos activités.  
Richard : À mes moments perdus, je suis agent immobilier.  
Pénélope : Ils ne doivent pas être perdus pour tout le monde, vos moments.  
Richard : Voilà ! Vous recommencez à douter.  
Pénélope : Je me tais.  
Richard : Une belle propriété vous apporterait beaucoup.

Céline : À vous, elle rapporterait beaucoup.  
 Richard : [faisant à nouveau mine de partir] C'est décidé, je pars.  
 Pénélope : Et puis zut ! Ça suffit ! Allez-vous-en si le cœur vous en dit.  
 Richard : C'est ce que vous voulez ?  
 Pénélope : Oui.  
 Richard : Vous en êtes sûre ?  
 Pénélope : Absolument.  
 Richard : Vous ne le regretterez pas ?  
 Pénélope : Non.  
 Richard : Dommage.

*Fausse sortie de Richard.*

Richard : Un petit château du XVIe ?

*À chaque proposition de Richard, Pénélope, Marianne et Céline font non de la tête.*

Richard : Un manoir tourangeau ?... Un mas provençal ?... Une gentilhommière nor-  
 mande ?... Un hôtel particulier parisien ?...  
 Céline : Vous avez toutes ces affaires dans votre catalogue ?  
 Richard : Non, je teste vos goûts.  
 Pénélope : Pour les adapter à votre discours ?  
 Richard : Quand on ne dispose que de 462'000 euros, on ne peut pas espérer acqué-  
 rir la lune.  
 Marianne : [stupéfaite] Comment le savez-vous ?  
 Richard : Vous m'avez déjà acheté une montre exceptionnelle 17'000 euros et une  
 bague splendide 21'000, ôtés de 500'000... 462'000.  
 Céline : Oui, mais la somme de base...  
 Richard : [emprunté] Vous me l'avez indiquée lors de notre premier entretien.  
 Céline : Je ne m'en souviens pas.  
 Pénélope et Marianne :  
 [d'une même voix] Moi non plus.

*Pendant la réplique suivante, Pénélope, Céline et Marianne obéissent ostensible-  
 ment.*

Richard : Fermez les yeux. Appliquons une méthode proche de l'hypnose. Installez un  
 écran de télévision entre chaque œil et sa paupière.  
 Céline : LCD, plasma, LED ?  
 Richard : Hein ?  
 Céline : L'écran : LCD, plasma ou LED ?  
 Richard : LED, ce sera plus net... vu de près. Vous y êtes ?  
 Les trois femmes :  
 Heu... oui.

Pénélope : Je ne vois que du noir.  
Richard : Allumez l'écran.  
Marianne : Comment ?  
Richard : Il doit bien y avoir un bouton quelque part.  
Céline : Je ne le trouve pas.  
Richard : Utilisez la télécommande.

*Pénélope, Céline et Marianne font de grands gestes pour chercher la télécommande dans le vide.*

Richard : Qu'est-ce que vous faites ?  
Pénélope : Je cherche la télécommande.  
Richard : [un peu excédé] Il n'y en a pas vraiment. On imagine.  
Marianne : Ah bon ?

*Pénélope, Céline et Marianne miment les mouvements.*

Richard : Appuyez sur le bouton vert.

*Céline appuie frénétiquement en dirigeant la télécommande vers le public.*

Céline : Ça ne fonctionne pas.  
Richard : [un peu plus excédé] Évidemment ! Vous dirigez la télécommande vers le public, alors que l'écran se trouve dans votre tête.  
Céline : Juste.

*Pénélope, Céline et Marianne tiennent la télécommande virtuelle au-dessus de leur tête.*

Marianne : C'est comme si une lumière s'allumait.  
Richard : C'est vous la lumière.  
Marianne : Quoi ?  
Richard : Je veux dire que la lumière est en vous. Est-ce que ça se précise ?  
Pénélope : [quasiment en extase] Je vois... je vois la mer, une plage de sable et des cocotiers.  
Richard : Changez de chaîne et branchez votre écran sur ce jardin.  
Céline : Celui-là... où nous sommes ?  
Richard : Oui.  
Marianne : [ahurie] Ils ont tourné une émission de télévision... ici ?  
Pénélope : C'est rigolo : je vois le jardin. Ce ne serait pas plus simple qu'on ouvre les yeux ?  
Richard : [n'en pouvant plus] Pas encore ! Maintenant, vous me faites apparaître en premier plan.  
Céline : Vous ?

Richard :           Moi !  
Céline :            Tiens... Vous êtes nettement plus à votre avantage à la télévision qu'en réalité.  
Richard :           [*vexé*] Vous trouvez ?... Ce n'est qu'une impression due à la qualité de la transmission... Lentement,... placez vos propres images à côté de la mienne.

*Pénélope, Céline et Marianne ont toujours les yeux fermés. Elles prennent une profonde inspiration et on sent qu'elles accomplissent un intense effort.*

Les trois femmes :

Voi...là !

Richard :           Comme vous pouvez le constater, vos lèvres remuent.  
Marianne :          Que disent-elles ?  
Richard :           Écoutez bien : [*très lentement*] cinq cent mille euros.  
Pénélope :          Je n'ai rien entendu.  
Richard :           Augmentez le son.  
Pénélope :          Comment ?  
Richard :           Bouton de gauche.

Les trois femmes :

Et... hop !

Richard :           [*hurlant*] Cinq cent mille euros.  
Pénélope :          [*amusée*] Nos lèvres remuent et votre voix hurle. C'est du music-hall ?  
Richard :           Mais non !... De la maïeutique <sup>11</sup> hypnotique.  
Marianne :          De la quoi ?  
Richard :           Maïeutique hypnotique, une méthode inventée par Socrate...  
Céline :            Il n'y avait pas d'écran LED à l'époque de Socrate.  
Richard :           Vous avez revécu la scène, ce qui prouve que **vous** m'avez annoncé le chiffre de 500'000 euros.

*On entend [*très forte*] la musique du film « Terminator ».*

Céline :            Que se passe-t-il ?  
Pénélope :          Le Terminator du quartier arrive.

*Antoine entre jardin bas, en se déplaçant comme un robot sans voir immédiatement Richard.*

Marianne :          Antoine ! Qu'avez-vous ?  
Antoine :            J'ai travaillé plusieurs mois dans un cinéma et je sens que l'ennemi n'est

---

<sup>11</sup> Méthode socratique reposant apparemment sur l'interrogation et se proposant d'amener un interlocuteur à prendre conscience de ce qu'il sait implicitement, à l'exprimer et à le juger. L'ajout « hypnotique » est une invention de l'auteur.

pas loin... [*Montrant Richard*] Là !  
Pénélope : Je ne suis pas très rassurée par la tournure des événements. Je vais me mettre à l'abri.

Céline et Marianne :  
Nous aussi.

*Elles sortent jardin haut.*

### Scène 9 [Antoine, Richard]

Richard : Cher Monsieur, je me permets de prendre congé.  
Antoine : Rien du tout ! Vous ne bougerez pas d'ici, tant que je n'aurai pas compris ce qui se passe.  
Richard : Un processus qui risque d'être long.  
Antoine : Peu importe. Le public n'est pas pressé et il en veut pour son argent. Vous me rappelez l'homme au masque et vous n'en avez pas.  
Richard : Voilà un grand mystère.  
Antoine : Exact... Mais je ne suis pas l'andouille que vous croyez. J'ai une solution.  
Richard : Allons bon !  
Antoine : [*sortant un masque chirurgical de sa poche*] Mettez ceci, on verra bien.  
Richard : D'où sortez-vous cette chose ?  
Antoine : Je l'ai trouvée dans une poubelle.  
Richard : Je n'enfilerai pas un truc qui a nagé dans le jus des ordures.  
Antoine : C'est ça... ou « pan » !  
Richard : Cette situation est très pénible. Je ne sais pas ce que vous me reprochez.  
Antoine : À d'autres !  
Richard : Pardon ?  
Antoine : À d'autres !

*Richard entraîne Antoine au nez de scène. Il reste légèrement en retrait.*

Richard : Demandez-leur ce qu'ils en pensent.

*Pendant la réplique suivante, Richard s'enfuit cour bas.*

Antoine : [*au public*] Vous êtes d'accord avec moi que ce type est louche. [*Regardant derrière lui*] Hé ! Il s'est de nouveau carapaté. [*Au public*] Il a filé par ici ou par là ?... Vous êtes sûrs ?

*Antoine fonce cour bas, tandis que Richard apparaît cour haut et court jardin haut.*

*Antoine entre cour bas en reculant, le fusil dirigé vers la coulisse. Richard entre jardin bas en reculant aussi.*

*Antoine et Richard se touchent, dos à dos, au centre.*

*Richard tourne autour de Antoine qui ne sait plus où il est.*

*Richard sort jardin bas.*

Antoine :            Stop !... Cette fois, il est cuit. [*Courant vers cour bas*] Au pied !...Au pied, je vous dis !

*Antoine sort cour bas. Richard entre jardin bas précautionneusement.*

Richard :            Il est parti. Ouf ! Il est peut-être prudent de vérifier.

*Richard va examiner la coulisse cour bas en restant sur scène. Antoine entre cour haut et s'approche derrière Richard. Celui-ci se retourne.*

Richard :            Ha !

Antoine :            Pan !

*Richard vacille en se dirigeant vers le centre.*

Richard :            [*dans un râle*] Vous ne m'avez pas raté.

*Antoine examine, incrédule, son fusil. Richard en profite pour fuir jardin haut.*

Antoine :            Le chameau, il m'a eu. Ce n'est que partie remise.

*Antoine court et sort cour haut. Richard revient jardin bas.*

Richard :            Cette fois, je l'ai semé.

## Scène 10 [Richard, Céline, Pénélope, Marianne]

*Céline, Pénélope et Marianne entrent.*

Céline :            Terminator est parti ?

Richard :            Oui. Pour un moment, j'espère.

Marianne :            Il est difficile de poursuivre une conversation avec ce phénomène.

Pénélope :            Où en étions-nous ?

Richard :            Il vous reste 462'000 euros à blan... à placer. Seulement, voilà ! Il faudrait

- un hasard extraordinaire pour que j'aie une affaire à ce prix... exactement.
- Céline : À peine croyable.
- Richard : Que diriez-vous d'une villa de dix pièces, dont cinq salles de bains...
- Céline : Vos dix pièces comportent-elles un bureau ?
- Richard : Oui. Magnifique, entièrement recouvert de bois de chêne.
- Céline : Si je compte bien, même le bureau a sa salle de bain.
- Richard : Heu... absolument ! Le concepteur a pensé qu'avec les techniques modernes, Internet, Facebook, Google, on transpire beaucoup et que, parfois, on a besoin de prendre une « tite » douche.
- Pénélope : Et... le terrain ?
- Richard : Aucun problème, il y en a un.
- Marianne : Quelle grandeur ?
- Richard : Vous voulez la mesure à plat ou en trois dimensions ?
- Pénélope : En trois dimensions, ce sont des mètres cubes.
- Richard : Justement ! Vous achetez bêtement 2'000 mètres carrés, d'accord, mais jusqu'à quelle hauteur ?
- Marianne : Comment... quelle hauteur ?
- Richard : Une mesure indispensable, sinon vous plantez un arbre et, dès qu'il dépasse un mètre, il ne vous appartient plus.
- Céline : Embêtant, surtout pour les cerisiers ou les pommiers.
- Richard : Le jardin : 1'600 mètres carrés, soit 16'000 mètres cubes.
- Marianne : C'est énorme.
- Richard : Le mètre cube est à 119 euros 17.
- Céline : Un peu cher pour de l'air.
- Richard : Et la tranquillité, hein ? Vous l'oubliez ?
- Pénélope : Évidemment.
- Richard : J'ai compté dix mètres d'altitude, mais on peut réduire à cinq.
- Marianne : Oh non ! J'adore les peupliers.
- Richard : Alors, il faut monter jusqu'à dix-huit mètres, soit une plus value de... 1'397'376 euros.
- Céline : Quand même !... Et des groseilliers ?
- Richard : Nettement moins : 1 mètre 50 d'élévation.
- Pénélope : Des groseilliers... Le total ?
- Richard : Un instant que je calcule : pour la maison... 200'000, plus 262'000 pour le jardin, soit 462'000... Bizarre, ce chiffre me rappelle quelque chose...
- Marianne : Heureux hasard ! Voilà précisément la somme dont nous disposons. Mais où se trouve cette merveille ?
- Richard : [à Céline] Grimpez sur le banc.
- Céline : Pardon ?
- Richard : Grimpez sur le banc.
- Céline : Pas question je vais me casser la... la figure.
- Richard : N'ayez crainte, je vous tiens.
- Céline : Hé ! Bas les pattes ! Ne profitez pas de la situation.
- Richard : Grimpez, vous dis-je.

*Céline monte péniblement sur le banc.*

Richard : [à Marianne] Vous aussi.  
Marianne : Supportera-t-il le poids ?  
Richard : Vous êtes de vraies plumes.  
Céline : Flatteur !

*Marianne monte à son tour sur le banc.*

Pénélope : Et moi ?  
Richard : Il est peut-être plus prudent de rester en bas.  
Pénélope : Goujat !  
Richard : Maintenant, tournez-vous. Vous voyez ce toit, à environ 500 mètres ?  
C'est là.

*Pénélope essaie de sauter pour voir.*

Marianne : La demeure du gérant du supermarché ? Je ne savais pas qu'elle était en vente.  
Richard : Moi non plus.  
Céline : Hein ?  
Richard : Je plaisante.

*Marianne et Céline descendent du banc. Marianne attire les deux autres à part.*

Marianne : Ne tergiversons pas pour une occasion inespérée de blanchir le reste d'un seul coup.  
Pénélope : Je trouve exagéré d'avoir cinq salles de bain pour trois personnes.  
Céline : De toute façon, il sera nécessaire de revendre très vite.  
Pénélope : Et les groseilliers ?  
Marianne : Pénélope !  
Richard : Comment allez-vous me régler ?  
Marianne : Tout le problème est là. Nous n'avons pas de chéquier.  
Richard : Je n'accepte pas les chèques. Vous voyez, nous nous entendons à merveille. Je préfère le liquide.  
Céline : Il faudra au moins trois ou quatre jéroboams<sup>12</sup> pour transporter une somme pareille.  
Marianne : Bon ! Je pars la chercher. J'ai toujours envié la propriété du gérant du supermarché.

*Marianne va pour sortir.*

---

<sup>12</sup> Bouteille de trois litres. Le mot est anglais. Le plusieurs n'est pas admis par tous les dictionnaires.

Pénélope : Je t'accompagne. Pour déplacer autant d'argent, même sur quelques dizaines de mètres, il est plus prudent d'être deux.  
Céline : Trois.  
Pénélope : Et bien, viens !

*Marianne, Pénélope et Céline sortent.*

## Scène 11 [Tous]

*Antoine entre, jardin haut, toujours avec son fusil, sans voir Richard.*

Richard : Le fou !

*Richard s'enfuit jardin bas.*

*Antoine regarde cour haut, examine la scène et se place contre le pendrillon entre jardin bas et jardin haut.*

*Richard entre jardin bas avec son masque.*

Antoine : Haut les mains !

*Richard tourne ses mains vers le haut sans bouger ses bras.*

Antoine : J'ai dit : « Haut les mains ! »

Richard : C'est fait.

Antoine : Vous trouvez ?

Richard : Vous m'avez demandé de lever les mains, pas les bras.

Antoine : Attention ! Ne jouez pas au plus bête avec moi.

Richard : Une entreprise vouée à l'échec.

Antoine : Cette fois, je vous tiens.

Richard : Votre flingot, là, il est chargé ?

Antoine : Bien sûr que non ! Un faux mouvement, le coup part et je me retrouve à l'ombre.

Richard : Je puis donc m'en aller sans souci.

*Antoine prend son fusil par le canon et le soulève comme une massue.*

Antoine : On peut se servir d'un pétard de plusieurs façons.

Richard : Êtes-vous lesté ?

Antoine : Quoi ?

Richard : Lesté, agile, rapide ?

Antoine : Je me défends.  
Richard : Dans la situation présente, c'est à moi de me défendre.  
Antoine : Comment ?  
Richard : Vous m'attaquez, je me défends.  
Antoine : Je vous attaque parce que vous êtes un bandit de grand chemin.  
Richard : Dans le bois, il n'y a que des sentiers étroits.  
Antoine : Enlevez ce masque ridicule.  
Richard : Un reliquat de la lutte contre la grippe porcine.  
Antoine : Raison de plus pour voir votre groin.  
Richard : Je ne veux pas.

*Antoine lève son fusil.*

Richard : Je veux bien.

*Richard ôte son masque.*

Antoine : Ça alors ! Vous êtes le type qui vend des « machins n'importe quoi ».  
Richard : [montrant un point en l'air] Hé ! Regardez !

*Antoine lève le tête, Richard s'enfuit cour bas.*

Antoine : Il n'y a rien. [S'apercevant de l'absence de Richard] Où est-il ?  
Richard : [off, depuis la coulisse cour] Dans la coulisse, côté jardin.  
Antoine : [se dirigeant vers jardin bas] Merci.  
Richard : [off] Je vous en prie.

*Entrée, jardin bas, de Céline Pénélope et Marianne. Celle-ci tient un sac.*

Antoine : [surexcité] Vous l'avez vu ?  
Marianne : Qui ?  
Antoine : La canaille, le bandit.

*Les trois dames montrent la coulisse jardin. Antoine s'y précipite. Richard entre cour bas.*

Richard : Vous avez l'argent ? Excusez-moi, je suis très pressé : un rendez-vous urgent.

*Marianne tend le sac, Richard s'en empare et fuit cour bas. Antoine entre jardin haut.*

Antoine : Vous êtes sûres que c'est par là qu'il a filé ?  
Céline : Non !... J'ai l'impression que vous avez tendance à l'apercevoir partout.

- Antoine : Je ne comprends pas.  
 Marianne : Loin, mais très loin de moi, la tentation de relever que voilà une réaction d'une lucidité totale.  
 Antoine : Que voulez-vous dire ?  
 Céline : Vous croulez sous toutes les qualités possibles et imaginables, néanmoins, vous n'êtes pas un modèle absolu de discernement.  
 Antoine : Pourriez-vous parler plus clairement ?  
 Marianne : À force de vous rencontrer à toute heure du jour, on finit par se faire une idée.  
 Antoine : Je l'aurai tôt ou tard.

*Antoine sort cour bas.*

- Marianne : J'ai reçu le nouveau journal.  
 Céline : Ils parlent du convoyeur de fonds ?  
 Marianne : Je ne l'ai pas encore lu... Attends !  
 Pénélope : Suspense... suspense.  
 Marianne : Cette fois, ils ont mis une photo... Nom d'une bique !  
 Céline : Qu'y a-t-il ?  
 Marianne : Sacrebleu !  
 Pénélope : Et bien... quoi ?  
 Marianne : Vertuchou !  
 Céline : Tu vas le dire, oui, ce qu'il y a ?  
 Marianne : Saperlotte !  
 Pénélope : Tu nous énerves !  
 Marianne : Le convoyeur de fonds... c'est le bonhomme qui nous a vendu...  
 Céline : La bague ?  
 Pénélope : La montre ?  
 Céline : La propriété du gérant du supermarché ?  
 Marianne : [*dans un souffle*] Fou ! Regardez !  
 Pénélope : Il a une tête de filou.  
 Céline : Une vraie tronche de truand.  
 Marianne : Vous aviez un autre discours quand il était là à vous embobiner.  
 Pénélope : Tu crois que la bague est fausse ?  
 Marianne : Évidemment.  
 Céline : Et la montre ?  
 Marianne : Bien entendu.  
 Pénélope : Que la propriété du gérant du supermarché n'était pas à vendre ?  
 Marianne : De toute évidence.  
 Pénélope : [*furieuse*] Mais ce type... c'est un escroc !  
 Céline : Un ca... un cara...  
 Marianne : Un carabin <sup>13</sup> ?  
 Céline : Non.

<sup>13</sup> Etudiant en médecine.

- Pénélope : Un caracoleur ?  
 Céline : Non plus.  
 Marianne : Un carasbistouilleur <sup>14</sup> ?  
 Céline : Mais non... un caram...  
 Pénélope : Un caramboleur ?  
 Céline : Bouilleur.  
 Marianne : Un carambouilleur <sup>15</sup> ?  
 Céline : Voilà !  
 Marianne : Remarquez que, dans le genre, nous ne sommes pas mal non plus. Lui, il a, en quelque sorte, récupéré ce qu'il avait volé. Ils signalent, dans le journal, qu'il vivait dans le bois d'à côté.
- Céline : Si la police commence à rôder par ici, nous sommes bonnes pour le ballon.  
 Pénélope : J'ai horreur du sport sous toutes ses formes.  
 Céline : Quel sport ?  
 Marianne : Le football, le volleyball, le basket. On oblige les détenus à s'adonner à ce genre de trucs ?  
 Céline : Qu'est-ce que tu racontes ?  
 Marianne : Tu as dit que nous étions bonnes pour le ballon.  
 Céline : Le ballon, le gnouf, le trou, le bloc, la carluche, le placard.  
 Pénélope : On doit aller se cacher dans un placard ?  
 Céline : Non ! Le placard, la taule, le violon, la cabane.  
 Marianne : Un, je ne sais pas jouer du violon, deux, pourquoi dans une cabane ?  
 Céline : [*perdant patience*] On va nous mettre à l'ombre.  
 Pénélope : Tant mieux !... Avec la chaleur qui nous tombe dessus.  
 Céline : Prison, geôle, maison d'arrêt.  
 Marianne : Quelle horreur !

*Entrée de Antoine, cour bas.*

- Antoine : [*surexcité*] J'ai trouvé la baraque du bandit.  
 Marianne : Mesdames, haut les cœurs, faisons lui sa fête.  
 Antoine : Malheureusement, il a disparu sans laisser de trace.  
 Céline : Le salopard ! Il a filé avec nos euros.  
 Antoine : Vous aviez de l'argent à la Banque Générale, Commerciale et Industrielle ?  
 Marianne : C'est ça !... Un peu.  
 Céline : Il n'y a pas de justice.  
 Pénélope : Mais quel escroc ! Il faut le cuire sur un bûcher...  
 Marianne : Lui percer la langue au fer rouge...  
 Céline : L'écarteler...  
 Pénélope : Lui trancher la gargamelle <sup>16</sup> ...

<sup>14</sup> Ce mot n'existe pas. Il est formé à partir de « carabistouille » : petite escroquerie.

<sup>15</sup> Carambouilleur : escroc qui revend au plus vite une marchandise qu'il n'a pas payée.

<sup>16</sup> La gorge.

- Marianne : Le pendre par le goulot...
- Céline : Lui couper la langue...
- Pénélope : Et aussi les...
- Marianne : Aussi !
- Céline : Lui arracher les ongles les uns après les autres.
- Pénélope : Douloureux.
- Marianne : Affreux.
- Céline : Lui écorcher le nez avec une pince à épiler.
- Pénélope : Difficile.
- Marianne : Trop.
- Céline : Lui cuire les oreilles dans un bouillon de légumes.
- Pénélope : Compliqué.
- Marianne : Assez.
- Céline : Lui pinceter <sup>17</sup> les poils des aisselles.
- Pénélope : Ah non ! Quelle horreur !
- Marianne : Restons humaines.
- Antoine : Mesdames, depuis que je vous connais, j'ai toujours remarqué votre affabilité, votre douceur, votre tendresse. Je ne vous cacherais pas que je suis légèrement étonné.
- Céline : Faut pas nous chercher !
- Antoine : Par contre, l'autre, là, vous pouvez toujours lui courir après, vous n'êtes pas prêtes de le retrouver. Il y avait des prospectus de voyages au Venezuela dans sa cahute.
- Pénélope : On utilise aussi les euros, au Venezuela ?
- Marianne : Pénélope !
- Pénélope : Quoi ?
- Marianne : Rien !
- Céline : Nous sommes revenues à la case départ.
- Pénélope : Sans passer par le « start » <sup>18</sup>.
- Marianne : J'ai une idée pour ne pas tout perdre.
- Céline : [*ironique*] Non...

*Les trois femmes forment un cercle très fermé et discutent ferme.*

- Antoine : Moi, je ne pige rien à rien. M'en vais nettoyer les escaliers.

*Antoine sort jardin bas. Les trois femmes s'avancent au nez de scène et s'adressent au public.*

- Marianne : Mesdames et Messieurs...
- Céline : Pour terminer cette représentation dans la joie et la bonne humeur,...
- Pénélope : ... nous vous proposons une petite vente aux enchères.

<sup>17</sup> Terme vieilli. Arracher le poil avec une petite pince. *Dictionnaire Littré*.

<sup>18</sup> Allusion au jeu « Monopoly ».

Marianne : Premier lot : une magnifique montre Rolex authentique...  
Pénélope : Mise à prix : dix-sept mille euros.

**NOIR**

<u>Scène 1 [Tous].....</u>	<u>3</u>
<u>Scène 2 [Céline, Pénélope, Marianne, puis Antoine, puis Richard].....</u>	<u>8</u>
<u>Scène 3 [Céline, Pénélope, Marianne, puis Antoine et Richard].....</u>	<u>9</u>
<u>Scène 4 [Céline, Pénélope, Marianne, Richard].....</u>	<u>14</u>
<u>Scène 5 [Céline, Pénélope et Marianne, Richard].....</u>	<u>19</u>
<u>Scène 6 [Céline, Pénélope, Marianne, Antoine, Richard].....</u>	<u>20</u>
<u>Scène 7 [Céline, Pénélope, Marianne, Antoine].....</u>	<u>25</u>
<u>Scène 8 [Marianne, Céline, Pénélope, puis Richard, puis Antoine].....</u>	<u>27</u>
<u>Scène 9 [Antoine, Richard].....</u>	<u>33</u>
<u>Scène 10 [Richard, Céline, Pénélope, Marianne].....</u>	<u>34</u>
<u>Scène 11 [Tous].....</u>	<u>37</u>